



© Philippe Matsas Opale

Stewart O'Nan États-Unis

Quelle écriture pour la violence ?

L'auteur

Stewart O'Nan, né en 1967 à Pittsburgh, vit à Avon (Connecticut). Après des études d'ingénieur en aérospatiale à l'université de Boston, il travaille cinq ans comme ingénieur aux essais chez Grumman Corporation Island. Parallèlement, il obtient une maîtrise d'écriture à l'université de Cornell et dirige ensuite un cursus d'écriture à Trinity College à Hartford (Connecticut). Le succès de ses livres, aux États-Unis mais aussi en Europe, lui a permis récemment de renoncer à l'enseignement pour se consacrer à plein temps à l'écriture.

Outre ses nombreux romans, il a publié plusieurs essais : *The Circus Fire: A True Story of an American Tragedy* (2001), *Faithful: Two Diehard Boston Red Sox Fans Chronicle the Historic 2004 Season* (avec Stephen King, 2005) ou encore *My New Orleans* (2006).

→ <http://stewartonan.wordpress.com/>

L'œuvre

Le pays des ténèbres, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (L'Olivier, 2006)

Nos plus beaux souvenirs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2005 – Points Seuil, 2006)

Un mal qui répand la terreur, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2001 - Petite bibliothèque de l'Olivier, 2004)

Un monde ailleurs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2000 – Points Seuil, 2003)

Le nom des morts, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux. (L'Olivier, 1999 - Points Seuil, 2001)

Speed Queen, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Garnier (L'Olivier, 1998 – Points Seuil 1999)

Des anges dans la neige, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux. (L'Olivier, 1997 – Petite bibliothèque de l'Olivier, 1998)

Zoom

Le pays des ténèbres, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard (L'Olivier, 2006)



La nuit d'Halloween, dans une petite bourgade du Connecticut. Cinq adolescents foncent en voiture sur des routes sombres, perdent le contrôle du véhicule qui se fracasse contre un arbre. Un an plus tard, Tim et Kyle, les deux seuls survivants, ne sont plus les mêmes. Kyle n'a jamais récupéré ses facultés motrices et mentales, et Tim ne parvient pas à faire le deuil de ses amis. Obsédé par leur souvenir, il est bien décidé, en cette date anniversaire, à rejoindre ceux avec qui il était

lié à la vie à la mort.

Chez Stewart O'Nan, le pays des ténèbres n'est pas celui des morts, mais celui des rescapés rongés par la culpabilité. C'est l'Amérique des fast-foods et des supermarchés, celle qui joue à se faire peur en échange de bonbons, celle qui masque ses fêlures.

Hommage aux grands maîtres du fantastique et de l'épouvante (de Ray Bradbury à Stephen King en passant par la trilogie culte des «Morts vivants» de George Romero), *Le Pays des ténèbres* mêle pop culture, surnaturel et intimisme. Tour à tour facétieux et sensible, Stewart O'Nan confirme qu'il est l'un des meilleurs chroniqueurs de l'Amérique d'aujourd'hui.

La presse

« Qu'il écrive sur la guerre du Vietnam (*Le Nom des morts*), celle du Pacifique (*Un monde ailleurs*) ou sur la guerre de Sécession (*Un mal qui répand la terreur*), Stewart O'Nan est salué comme l'un des romanciers américains les plus originaux pour la force de son style, au même rang qu'Henry Miller ou Philip Roth. Cet ancien ingénieur, adepte de Stephen King comme de Dostoïevski, pose la question séculaire de la foi face aux barbaries humaines. »

Philippe Perrier, *Lire*

Nos plus beaux souvenirs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2005 – Points Seuil, 2006)

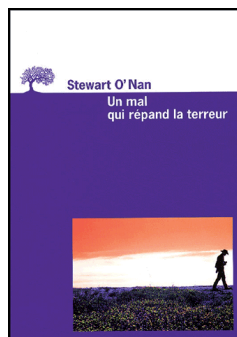


« Ils s'étaient arrêtés dans la forêt d'Allegheny pour déjeuner, étalant une couverture à l'ombre des pins odorants et avaient encore fait l'amour, les arbres s'élevant comme des clochers au-dessus des épaules de Henry.

Elle imaginait que le garde forestier n'aurait rien dit s'ils lui avaient expliqué qu'ils venaient de se marier, lui avaient montré les traces de la crème à raser qui avait servi à écrire "Just married" sur la voiture. Aujourd'hui, entourée de sa famille, Emily pensa qu'elle n'avait rien perdu de tout cela. Ces moments qu'elle avait connus lui appartenaient toujours, même si c'était seulement dans ses souvenirs. »

Henry, le chef du clan Maxwell, vient de mourir. Sa femme, Emily, convoque enfants et petits-enfants pour un dernier été dans leur cottage au bord du lac Chautauqua. Elle a décidé de le vendre et demande à chacun de choisir l'objet qu'il souhaite conserver. L'inventaire des bibelots devient alors celui d'un paradis perdu, d'une enfance radieuse, du temps heureux d'un mariage, des parties de cartes, des éclats de rire, mais aussi des déceptions et des non-dits. *Nos plus beaux souvenirs* raconte l'histoire d'un deuil et de ses répercussions intimes dans la vie de chacun. Dans ce grand roman familial, Stewart O'Nan dissèque avec virtuosité les fêlures humaines et l'œuvre du temps.

Un mal qui répand la terreur, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2001 – Petite bibliothèque de l'Olivier, 2004)



Friendship, dans le Wisconsin.

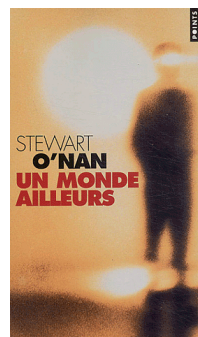
Jacob Hansen sillonne à bicyclette cette ville dont il est le shérif, le pasteur et aussi l'embaumeur. Il aime les journées éclatantes, alanguies, de l'été. Mais voici qu'il découvre un mort - sans doute un soldat perdu, qui

a échoué là, après la guerre de Sécession. Lorsqu'il amène le corps chez Doc Guterson, celui-ci est formel : c'est la diphtérie qui l'a tué, il faut être prudent, éviter l'épidémie.

Jacob Hansen se souvient de cette guerre, il en est revenu avec une phobie des chevaux et un intérêt sentimental pour les morts. En dépit des recommandations de Doc Guterson, il embaume le corps du jeune soldat, à ses risques et périls. Le mal frappe les siens, et se répand dans la ville, tandis que l'incendie qui embrase l'horizon depuis quelques jours se rapproche. *Un mal qui répand la terreur* est un récit gothique plongé dans une lumière aveuglante, sous un ciel de cendres.

Et, comme chez Edgar Poe, c'est l'ombre qui triomphe de la lumière.

Un monde ailleurs, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-François Ménard (L'Olivier, 2000 – Points Seuil, 2003)



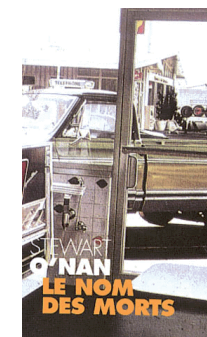
La Navy vient juste de reprendre Guadalcanal quand James et Anne Langer s'installent à Long Island.

Leur fils aîné, Rennie, est parti là-bas, très loin, dans le Pacifique, où il se bat contre les Japonais. Leur guerre à eux est d'un autre ordre, plus intime. C'est la guerre que les hommes et

les femmes mènent contre le temps, l'usure des corps et des âmes. Ce livre est donc le récit d'une victoire incertaine et d'une défaite annoncée. Pendant ce temps, la vie continue. On va au cinéma voir des films avec William Bendix et Ann Sheridan.

Les femmes participent à l'effort de guerre. Elles sont infirmières ou travaillent en usine, elles lisent Ambre et se coiffent à la Veronica Lake. Et les matins sont bleus sur les dunes de Long Island. Quand Rennie est porté disparu, son jeune frère commence à faire des cauchemars. Il ne peut savoir que le pire est encore à venir. Avec un sens aigu du détail et du suspense, Stewart O'Nan raconte l'éclatement de cette famille - détruite par la maladie, l'infidélité et la guerre -, et ses tentatives de réconciliation. C'est aussi le portrait lyrique et précis d'une Amérique perdue, avec ses étés brûlants, ses ritournelles et ses marques démodées, à une époque où les guerres n'étaient pas encore froides.

Le nom des morts, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux. (L'Olivier, 1999 – Points Seuil, 2001)



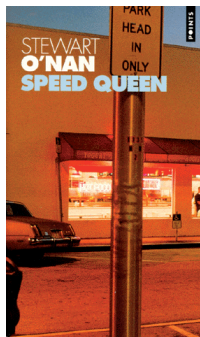
lthaca, New York, 1982.

Larry Markham tente désespérément de recoller les morceaux de sa vie, sans vraiment y croire. Son mariage est un échec, accentué cruellement par le lourd handicap mental de son fils, ses relations avec son père sont tendues, et son travail de livreur de pâtisseries

industrielles est dérisoire. Vietnam, 1968. Larry Markham s'est enrôlé, contre l'avis paternel, comme médecin dans les rangs de l'armée américaine au Vietnam.

De son unité, il est le seul à revenir. Depuis, Larry est hanté par la vision de ses compagnons disparus, de leurs derniers instants : il aurait dû les sauver. Ce sentiment de culpabilité le harcèle et le rend impuissant à envisager sa vie présente. Fatigué d'être regardé comme un traumatisé de guerre, il ne trouve un répit avec lui-même, un début de sens à son existence, qu'en agissant bénévolement comme thérapeute auprès d'un groupe de vétérans. Lorsqu'un membre de ce groupe, un assassin entraîné par la CIA, s'échappe du centre hospitalier et se met à le poursuivre, laissant derrière lui d'inquiétants avertissements en forme de cartes à jouer, Larry prend conscience de la menace qui pèse sur lui, et sur sa propre famille.

Speed Queen, traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Garnier (L'Olivier, 1998 – Points Seuil 1999)



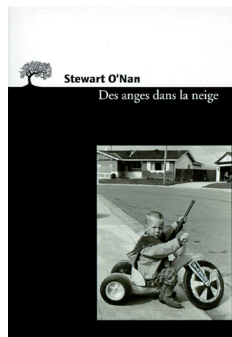
Marjorie aime tout ce qui va vite - « fast food, fast cars ».

Elle tombe amoureuse de Lamont parce qu'il partage son goût pour les bolides ; et ce n'est sans doute pas un hasard si Natalie, son amante, est serveuse dans un diner. Lors d'une virée sur la Route 66, ce trio dévastateur glisse dans la grande délinquance. Un hold up qui tourne mal, un braquage qui se transforme en tuerie, c'est le début d'une dérive qui s'achève par la mort de Lamont, l'arrestation des deux filles et la peine de mort pour Marjorie.

Enfermée dans sa cellule, dans le "couloir de la mort", Marjorie attend l'heure de son exécution. Avant de mourir, elle adresse à Stephen King - le seul écrivain qu'elle ait jamais lu - une cassette contenant ses confessions, en espérant qu'il en tirera un best-seller. Si son histoire nous fascine, c'est qu'à travers le regard de Marjorie une Amérique à la fois étrange et familière se dévoile.

Un pays d'enfants perdus, armés jusqu'aux dents, qui ne voient aucun mal à s'envoyer en l'air de toutes les manières possibles. Un pays où le culte de la célébrité est devenu une nouvelle religion, et où la morale dominante oscille entre l'univers des séries TV les plus brutales et les films de Walt Disney.

Des anges dans la neige, traduit de l'anglais (États-Unis) par Suzanne V. Mayoux. (L'Olivier, 1997 – Petite bibliothèque de l'Olivier, 1998)



Pennsylvanie, hiver 1974.

Une petite ville sans histoire. Des coups de feu claquent, étouffés par la neige. Annie Marchand vient d'être abattue en plein jour par son mari. Pourquoi Annie a-t-elle été assassinée ? Pourquoi chacun s'acharne-t-il à détruire ce qu'il aime ? Quinze ans après, Arthur Parkinson s'interroge, et démêle l'enchevêtrement des fils tissés par le Destin.

« À l'envers du rêve américain de conquête de l'espace, les personnages d'O'Nan sont perdus dans un pays trop grand qui ne contient pas de place pour eux. Leur cauchemar, d'une violence inouïe, parle des ombres tapies sous la surface ripolinée d'une société encline au fantasme d'innocence. Ces ombres, Stewart O'Nan les fait planer dans *Des anges dans la neige*, son très beau premier roman. »

Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*